



[MOUVEMENT.NET](http://www.mouvement.net)

« Qu'a-t-on fait des révoltes de nos 20 ans ? »

Fabrice Murgia / ARTARA / Falk Richter

Entretien avec le metteur en scène Fabrice Murgia

Dès sa première pièce - *Le Chagrin des ogres* (2009) - le jeune auteur et metteur en scène Fabrice Murgia impose la fulgurance de son univers singulier. Bouillonnant de projets, il offre deux nouvelles créations en deux mois : *Chronique d'une ville épuisée* et *Dieu est un DJ*, dont la première est ce 18 janvier à l'Ancre dans le cadre du nouveau festival belge Nouvelles Vagues.

Par Christiane Dampne
publié le 15 janv. 2011

VOIR LE SITE
[le site de l'Ancre](#)
[le site du Festival de Liège](#)

Formé au Conservatoire de Liège (ESACT - Ecole supérieure d'acteurs) par Jacques Delcuvellerie, Fabrice Murgia travaille comme acteur pour le théâtre, le cinéma et la télévision. En 2005 il participe à la création du collectif Artara, un ensemble de performers, vidéastes, plasticiens et musiciens, impatients de donner vie sur scène à leurs rêves et leurs cauchemars avec les langages de leur génération.

Jean-Louis Colinet, directeur du Théâtre National de Bruxelles, fait confiance au jeune metteur en scène en voyant une première étape du *Chagrin des ogres* dans le garage prêté par le collectif Groupov de Delcuvellerie et il mise sur la compagnie pour trois dates au festival de Liège en 2009 avant de le programmer durant un mois la saison suivante dans son théâtre. Depuis, cette pièce a été jouée dans toutes les grosses salles belges, mais aussi au Festival New plays from Europe à Wiesbaden (Allemagne) en juin 2010 et à Paris dans le cadre du festival Impatience dédié aux compagnies émergentes, organisé par le Théâtre de l'Odéon, où elle reçoit le double prix du jury et du public. *Le Chagrin des ogres* séjourne aussi au festival d'Avignon (à la Manufacture/Patinoire de Saint-Chamand). Une belle tournée en France est prévue pour la saison 2011-2012 et le texte de la pièce est disponible aux Editions Hayez & Lansman.

Le Théâtre National de Bruxelles a élargi son cercle des artistes associés aux jeunes metteurs en scène Coline Struyf et Fabrice Murgia. Avec son collectif Artara, il a ainsi préparé au sein de ce théâtre ses deux nouvelles mises en scène : *Chronique d'une ville épuisée - Life/Reset* et *Dieu est*

un DJ. Une troisième pièce au titre magnifique - *Pour nous rendre à tous deux la vie et la mort plus facile* - est également en germe.

La Première de *Chronique d'une ville épuisée* s'est déroulée le 27 novembre 2010 dans le cadre de l'eurofestival Next, festival transfrontalier qui se veut représentatif des tendances actuelles qui traversent et transforment les arts de la scène à l'échelle internationale.

Cette pièce pour une comédienne (Olivia Carrère) mêle théâtre, vidéo et techniques 3 D soutenue par le paysage sonore de Yannick Franck. Elle pose la question de l'antidote d'une existence virtuelle et des nouvelles formes de servitude volontaire par nos modes de vie sur-communicants. Fabrice Murgia a écrit une pièce sans paroles sur la communication dans un rapport palpable au silence. Dans sa note d'intention, il écrit : « *Notre société nous défend d'être seul. Elle nous condamne à communiquer. La lutte contre le formatage nous épuise. Nous sommes poussés à dire "oui" sans nous sentir questionnés, rendus ultra-vulnérables à la consommation. (...) Le fantasme technologique est de ne plus jamais être seul. Ces nouveaux médias sont pour certains d'entre nous les seuls moyens d'ouverture et d'évasion. Beaucoup vont jusqu'à s'inventer une nouvelle vie : une Second Life qui prolonge l'illusion de liberté. En constituant un «avatar», un moi imaginaire, ils évoluent dans un monde virtuel. Pas d'enjeu, pas d'objectif : juste manger, boire, faire la fête, dormir, et surtout dépenser de l'argent, bien réel cette fois.* »

Chronique d'une ville épuisée poursuit son exploration entamée avec *Le Chagrin des ogres* sur la frontière poreuse entre fantasme et réalité.

C'est l'Ancre à Charleroi qui accueille la Première de *Dieu est un DJ* le 18 janvier dans le cadre du nouveau festival belge Nouvelles Vagues. Un festival mobile qui fait la part belle à la jeune création, organisé en partenariat avec le Théâtre National, la maison de la culture de Tournai et le festival de Liège.

Dieu est un DJ s'inscrit dans une trilogie produite par le TNB sur le dramaturge allemand Falk Richter, artiste associé au théâtre : un premier volet joué à Avignon dans le In cet été : *My secret garden* monté par Stanislas Nordey ; *Play Loud* par Falk Richter lui-même joué en février 2011 au TNB ; et le troisième volet confié à Fabrice Murgia. Cette trilogie s'appelle "Pop & Politics" et l'on pourra voir les trois pièces ensemble ou séparément avec un projet d'une tournée européenne.

Falk Richter écrit *Dieu est un DJ* en 1998 à partir d'un périple vécu le long de la mythique Route 66 américaine qui relie Chicago à Los Angeles et réalise une pièce radiophonique en 2000. Il précise dans un entretien : « *Je voulais créer deux personnages qui se jetaient dans les nouvelles conquêtes du système, qui surfaient entre virtualité et réalité, qui s'affirmaient contre l'omniprésence des médias, qui soient à la fois victimes et bourreaux (...) deux artistes qui se servent des médias et du principe de la culture pop moderne. (...)"Dieu est un DJ" est une histoire d'amour qui se joue dans un espace où on n'attend plus aucun amour : un espace technicisé, surveillé, le online permanent, la commercialisation généralisée.* »

Le jeune metteur en scène belge ne met pas en scène le texte de Richter mais son propre texte, réécrit à partir du texte du dramaturge allemand et d'un voyage sur les traces du périple effectué une décennie plus tôt.

Peu avant son propre parcours initiatique sur la fameuse route, il a dialogué avec Falk Richter lors d'une performance à la Manufacture le 22 juillet 2010 (dans le cadre des Nightshot #1). L'auteur allemand a raconté une partie de son voyage et lu des extraits de son texte avec une comédienne, rythmés par des photos projetées sur grand écran.

« *Cette pièce interroge l'éthique du reality show, de notre société de consommation hypermédiatisée. Ici aussi, la vidéo est omniprésente* », souligne Fabrice Murgia.

Ces deux créations rapprochées (que nous n'avons pu voir) offrent l'occasion de publier un entretien accordé lors du dernier festival d'Avignon et d'en savoir un peu plus sur son collectif, les raisons de son passage à la mise en scène, ses thématiques et les questions qui l'habitent. Rencontre donc avec Fabrice Murgia, à l'orée de son parcours.

C.D.

Entretien /

D'où vient le nom de votre collectif Artara ?

Fabrice Murgia : « C'est le titre de notre 1^e performance sur des textes d'Antonin Arthaud et Thomas Sankara. Un mot valise en mixant les deux noms.

Qui trouve t-on dans ce collectif Artara ?

« Des amis d'enfance. L'un a fait DJ, l'autre de la vidéo, moi du théâtre. On vient d'une bourgade de 15 000 habitants Soumagne, en banlieue liégeoise. On est tous de troisième génération immigrée. Moi je suis Italo-Espagnol : père italien, mère espagnole.

On a des valeurs en commun et on a envie de faire des choses ensemble, de continuer ensemble quelle que soit la forme, pas seulement du théâtre. On aime la technique, l'image, les codes de narration de l'image, diriger le regard. On appartient à la génération zapping de la télé.

Vous jouez dans une série télévisée populaire belge « Melting Pot Café » ?

« Oui, elle passe en Belgique et en Amérique du Sud. Le scénario est drôle. Il s'agit de six épisodes par an et ça me prend deux mois pendant l'année. Ce n'est pas très bien payé mais j'aime les gens. Je fais avant tout les projets pour les aventures humaines. Et j'adore passer du temps sur les plateaux de tournage. J'apprends énormément sur l'image. Ce sont de grosses équipes avec les techniciens et de belles aventures humaines.

Les gens en Belgique ne savent pas forcément que je fais du théâtre et que je suis artiste associé de leur théâtre national ! Ils pensent peut-être que c'est un autre !

Vous avez joué avec différents metteurs en scène. Qu'est-ce qui a suscité votre passage rapide au rôle du metteur en scène pour « Le Chagrin des Ogres » en 2009 ?

« Le désir de davantage de liberté. Lorsque j'étais embarqué dans l'univers des autres, ce n'était pas comme ça que j'avais envie de raconter l'histoire. Être comédien c'est accepter de se jeter dans le trip d'un metteur en scène et moi j'avais envie de jeter des gens dans le mien. Je travaille avec des choses qui appartiennent à mes rêves et à mes cauchemars. Il y a une nécessité à un moment de raconter ces images-là et non d'incarner celles d'un autre. Donc d'écrire un texte et de le mettre en scène moi-même.

Vous avez un gros appétit de raconter avec plusieurs projets sur le feu...

« Oui, j'ai quatre créations en projet : "Chronique d'une ville épuisée", "Dieu est un DJ" avec le texte de Falk Richter que je réécrit, une nouvelle forme avec mon frère David sur l'enfance de notre père parmi les témoins de Jéhovah dont le texte provisoire est "Les irréprochables enfants de Jéhovah". Enfin un gros projet en coproduction avec d'énormes structures européennes "Pour nous rendre à tous deux la vie et la mort plus facile » prévu pour 2012.

Peut-on dégager une thématique commune à ces quatre pièces ?

« Oui j'ai remarqué qu'il s'agissait toujours de personnages enfermés, qui refusent de grandir et perdent contact progressivement avec la réalité. Comment s'assumer à 20 ans ? Comment faire face aux pressions qui viennent de partout ?

Sans chercher à parler aux jeunes, nous sommes dans les thématiques de notre âge. Dans le collectif Artara on a de 20 à 26 ans et je suis le plus âgé ! Ce sont des journaux intimes à coeur ouvert que l'on offre aux spectateurs. On se raconte avec les instruments de notre génération : l'un fait du son, un autre de la vidéo, un autre de la musique. On travaille toujours tous ensemble sur le plateau avec les acteurs. Les gens nous demandent pourquoi on utilise de la vidéo sur scène. On ne l'a pas choisi, c'est ainsi, c'est notre langage c'est tout.

J'ai lu dans un article qu'on qualifiait votre travail de théâtre engagé. Qu'en pensez-vous ?

« Tout théâtre porte un regard sur le monde. On ne fait pas les choses forcément pour être bien accueilli par le public. Dans nos grosses salles aujourd'hui, le public va au théâtre pour se rassurer. On essaie d'aller à l'encontre de ça. Mais on n'est pas non plus rentre dedans !

Les gens parlent d'engagement car on pose des questions et pas des points d'affirmation. Alors beaucoup de gens sont engagées. Mais on n'a pas une mission, même si on a travaillé avec le

théâtre action, le théâtre de la Renaissance. On vient d'une région minière, on est des petits-enfants du syndicalisme dans notre compagnie.

Quelles sont les questions qui vous taraudent ?

« D'abord la question du que faire ?

Lequel ? Celui de Lénine ou un autre ?

« Non un autre. Comment notre génération survit à notre époque ?

Comment je grandis ? Comment je deviens citoyen ? Comment je survis ? Et ma manière de répondre c'est de faire des spectacles. Ma manière de subsister est de mettre mes rêves physiquement sur le plateau.

Mes spectacles s'adressent à l'adolescent qui est resté en chacun de nous, même si l'on a 80 ans. Qu'est devenue la fougue de l'adolescent ? Cela fonctionne comme une interpellation : et toi comment étais-tu quand tu étais jeune ?

On essaye de jouer sur différents degrés de lecture et on pose aussi la question de l'image : la vie par écran interposé, d'où le prisme de la Webcam dans "Le Chagrin". On questionne encore la sur-communication dans les rapports humains et la solitude dans *Chronique d'une ville épuisée*. Cette pièce pose la question des avatars à partir du jeu vidéo Second Life sur le Web et de la manière dont les gens arrivent à trouver du rêve par écran interposé en se créant une existence virtuelle.

Enfin un peu dans tous mes textes, on se demande qu'a-t-on fait de nos révoltes de nos 20 ans ?

Vous écrivez toutes les pièces que vous mettez en scène, sauf « Dieu est un DJ » ?

« En fait il s'agit d'une réécriture. Falk Richter a fait un trajet sur la Route 66 quand il avait mon âge et il a écrit un carnet avec lequel il a fait un spectacle. Au mois d'août je vais refaire le même voyage et réécrire la pièce au-dessus de la sienne. Il m'a donné ses carnets de route. Je vais prendre une voiture, refaire ce voyage jour pour jour, essayer de suivre son parcours, trouver les gens qu'il a rencontrés. Écrite en 1998, c'est une très vieille pièce. Donc tous les référents ont changé. Il parle des musiciens de son adolescence et je vais réécrire ça avec mon époque et proposé une autre version.

Pourriez-vous donner davantage de précisions sur votre réécriture ? De votre voyage va naître un autre texte. On oublie donc celui de Falk Richter ?

« Non je garde les mêmes thématiques, les enjeux des personnages, les conflits, le rythme. Mais je vais faire un autre voyage, je vais décrire autrement les paysages que je vais traverser. Les régions ont changé depuis qu'il les a visitées et mes comédiens vont faire d'autres improvisations.

En fait vous vous immiscez dans son univers pour voir comment vous allez le métamorphoser et le faire vôtre...

« Oui c'est vrai et j'aime cette nouvelle aventure et le voyage excitant de parcourir cette route mythique. »

Dieu est un DJ, du 18 au 21 janvier à l'Ancre (Charleroi en Belgique).
Chronique d'une ville épuisée, du 28 au 30 janvier au festival de Liège.

Dates des tournées sur les sites de la Cie sur www.artara.be et www.lechagrindesogres.be/

Crédits photos : *Le Chargin des ogres*. © Cici Olson.